L'empereur et le maître de poste de Rouvray

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 27

PDF erstellt am: **09.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-193037

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

positivement annoncé pour l'an quarante, an de grâce et de châtiment.

Une pareille nouvelle devait causer une grande sensation, et l'imagination porta l'effroi des populations à son comble.

L'empereur et le maître de poste de Rouvray.

De tous les hommes qui poussèrent jusqu'au fanatisme leur admiration et leur vénération pour la personne de l'*empereur*, un des plus remarquables fut très certainement le maître de poste de *Rouvray*, en Bourgogne. C'était en quelque sorte du délire que son amour pour *Napoléon*. Cet homme eût sacrifié sa fortune, la vie de sa femme, celle de ses enfants, la sienne, au moindre désir de celui qu'il regardait comme le *maître* du monde. Je l'ai vu rire, pleurer, gémir, bondir, s'indigner, frissonner, *se signer*, s'agenouiller en parlant de l'Empereur.

Rien ne flattait plus le grand homme que cet attachement exalté et sans bornes dont tant de gens furent saisis pour lui. Il aimait qu'on lui signalât et qu'on lui fît connaître ceux auxquels sa gloire inspirait une passion si vive. Le maître de poste de Rouvray fut un de ceux qu'il affectionna le plus. Aussi M. Bizouard avait-il accès aux Tuileries toutes les fois qu'il le voulait. Il ne manquait jamais, lorsqu'il venait à Paris, d'aller faire une visite à l'Empereur, et cela sans façon et avec moins de cérémonie que lorsqu'il était obligé d'aller rendre ses devoirs à M. le Directeur général des Postes.

Un jour, à peine descendu de voiture, sans autre vêtement que son costume de voyage, il osa se présenter au grand guichet du Pavillon de l'Horloge, interpellant tout le monde pour savoir si l'Empereur était au château comme on aurait demandé :

— M. Chose est-il chez lui ?...

Les uns lui rirent au nez et les autres l'envoyèrent promener : ce que voyant et entendant, M. Bizouard se mit dans un tel état de colère que l'officier de garde fut obligé de le faire conduire au poste.

— Ah ! dit-il, messieurs les faquins, vous arrêtez Bizouard, vous manquez au maître de poste de Rouvray ; vous allez voir tout à l'heure ! Qu'on me donne de l'encre et du papier, je veux écrire à l'Empereur ! Oui à l'Empereur : cela vous étonne, mon officier ?... Il y aura du nouveau dans un instant.

Et M. Bizouard écrivit ce qui suit :

« Sire,

» Je suis ici au violon, ni plus ni moins qu'un perturbateur, moi, le maître de poste de Rouvray, votre meilleur ami et le plus fidèle de tous vos sujets ; — ce que, du reste, vous savez bien. Je ne me soucie pas de *croquer le marmot* plus longtemps ; et d'ailleurs, je serais bien aise de vous voir tout de suite. Dépêchez-vous, s'il vous plaît. »

» Le maître de poste de Rouvray,

» Bizouard »

L'Empereur reçut cette singulière épître, la lut, non sans sourire, et, comme pour réparer d'une manière éclatante l'injure faite à M. Bizouard, il le fit délivrer par l'un de ses chambellans.

Pourrait-on s'étonner, après cela, de la douleur, du désespoir de M. Bizouard, quand les déplorables événements de 1814 vinrent lui enlever l'objet de son culte, son idole, son Dieu ? Pas plus assurément que de la joie qu'il dut éprouver lorsque, le 17 mars 1815, au retour de l'*Ile d'Elbe*, Napoléon, franchissant à pas de géant, au milieu des populations empressées, la distance de Fréjus à Paris, arriva, sans être attendu, à la poste de Rouvray.

Peindre l'étonnement, l'extase, les transports de M. Bizouard à la vue de l'Empereur, serait pour nous chose impossible. Rien ne pourrait exprimer tant de bonheur et de ravissement. Et combien sa satisfaction ne dut-elle pas redoubler, lorsque l'Empereur lui dit :

— Allons, Bizouard, mon vieux et fidèle ami, des chevaux vite ; on m'attend à Paris.

Il en perdait la tête, le digne maître de poste. Néanmoins, en un clin d'œil, il eut fait la toilette obligée, et bientôt, le front radieux et le visage pourpre, il put s'approcher de l'Empereur, qui s'apprêtait à remonter en voiture. Une idée le préoccupait violemment, car contrairement à ses habitudes, il était sérieux et il ne jurait pas. C'est qu'en effet une pensée des plus étranges, une idée bizarre venait de surgir dans son esprit émerveillé.

L'instant du départ était venu ; les chevaux, comme s'ils eussent été fiers d'être attelés au char de la victoire, se montraient pleins d'orgueil et d'impatience.

Les deux fils de M. Bizouard sont à leur poste, attendant le dernier commandement de leur père. Celui-ci seul est en retard ; tout le monde s'en étonne et chacun se dispose à l'interroger, quand, tout à coup, reprenant ses allures de tous les jours, il se met à rire et s'écrie :

— Ma foi tant pis ; s'il se fâche, nous serons deux.

Et, s'adressant à l'Empereur, il lui dit :

— Qu'on est bête lorsqu'on veut avoir de l'esprit : voilà dix minutes que je rumine afin de savoir comment je m'y prendrai pour vous adresser une requête, et, foi de Bizouard, je n'en suis pas plus avancé.

— Qu'avez-vous donc à me dire ?

— Oh ! sire, je n'oserai jamais ; c'est par trop singulier.

— C'est égal, je veux le savoir : parlez !

— Vous le voulez ? Eh bien ! sire, voilà : j'ai déjà eu l'honneur de vous *conduire* cinq fois... et bon train, je m'en vante ; celle-ci fera la sixième. Je ne vous ai jamais rien demandé, parce que, moi, je ne suis ni un intrigant ni un solliciteur, que je vous aime pour vous... et pas plus. Cependant, j'ai aujourd'hui une grande faveur à solliciter, une énorme grâce à vous demander. Vous allez vous moquer... peut-être vous fâcher ; mais vous l'avez voulu. Voici : je serais le plus heureux des hommes si vous m'accordiez...

— Quoi ?

— La permission de vous embrasser.

— Comment ! mon pauvre Bizouard, ce n'est que cela ?

— Pas autre chose, sire.

— Alors, mon cher, à votre aise.

M. Bizouard ne se le fit pas répéter. Il usa largement de la permission. Après quoi, plus fier que s'il eût obtenu les lauriers de la gloire ou la palme du génie, plus heureux que l'avare qui vient de déterrer un trésor, il enfourcha lestement son *porteur* et donna le signal du départ. Moins d'une heure après, la voiture de l'empereur s'arrêtait à la poste d'Avallon. Jamais, sans doute, les chevaux du maître de poste de Rouvray n'avaient mieux secondé le zèle et l'empressement de leur maître ; jamais aussi Napoléon n'avait fait autant de chemin en si peu de temps. C'est que M. Bizouard est un rude postillon lorsqu'il *mène* l'Empereur, et aujourd'hui, surtout, ses forces et son habileté semblent avoir doublé. C'est que l'auréole de Napoléon a la puissance d'éclairer et de vivifier tout ce qui l'environne.

Cependant M. Bizouard va prendre congé de l'Empereur, non sans verser d'abondantes larmes de reconnaissance et d'amour. Ses vœux et ses adieux sont empreints de la tristesse que ressent une mère au moment où elle se sépare d'un fils tendrement chéri, de cette tristesse que l'on éprouve lorsqu'on est sur le point de quitter l'objet d'une respectueuse et ardente affection. Pressentirait-il déjà, le maître de poste de Rouvray, le dernier acte du drame des Cent jours ?... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il part l'œil humide et le cœur opressé. Les cris de *Vive l'Empereur!* qui se font entendre à ses côtés et que les échos d'alentours se plaisent à répéter, peuvent à peine ramener un sourire sur ses lèvres décolorées et serrées. C'est que peut-être l'hydre de *Waterloo* lui apparaissait dans son affreuse et hideuse perspective. Waterloo !!... le cauchemar de nos vieux soldats !... nom fatal et qui devait porter un coup mortel à la famille Bizouard...

En effet, moins de quatre mois après cette mémorable et désastreuse époque des Cent Jours, le maître de poste de Rouvray fut destitué, arrêté, traîné de cachots en cachots jusqu'à Riom, où, devant la cour d'assises du Puy-de-Dôme, il eut à rendre compte de son attachement à la bonne comme à la mauvaise fortune de l'Empereur, et à se justifier d'une accusation emportant la peine de mort.

Tant de coups portés à la fois durent amener un affreux changement dans la position de Bizouard ; sa santé, si robuste jusqu'alors, s'altéra sensiblement ; de riche qu'il était, il devint bientôt pauvre, et, pour comble d'infortune, il eut la douleur de voir mourir sa femme qui n'eut pas la force de supporter d'aussi cruels revers.

La révolution de 1830 trouva M. Bizouard labourant... non ses champs, — à la Restauration il avait tout perdu, — mais les terres d'autrui.

Une grande injustice était à réparer ; elle le fut ; non pas sans que la haine, l'envie, le dépit, toutes les mauvaises et mesquines passions ne vinssent tendre des embûches et susciter des entraves à l'homme que l'Empereur avait honoré de sa bienveillance et de son amitié. Mais, grâce à l'intervention du duc d'Orléans, les réclamations de l'ancien maître de poste de Rouvray, soutenues devant le Conseil d'Etat et déposées au pied du trône, furent enfin entendues. M. Bizouard rentra dans la possession de son brevet de maître de poste.

Nouvelle bonne.

On connaît les tableaux de mœurs tracés par la plume spirituelle de Ch. Monselet, où la finesse d'observation s'allie à la plus mordante ironie. Un de ces